

Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 70

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248844>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite).

Départ pour l'armée.

C'est le 9 mars 1809 que je quittai Porrentruy et ma famille. Dès les six heures du matin, on était en nombreuse société, réuni à la maison où un ambiguo confortatif était servi. Mon père me fit signe de le suivre dans son cabinet particulier pour me donner sa bénédiction, que je reçus à genoux. D'une voix accentuée, il me dit ces paroles que je n'ai jamais oubliées : « saches, mon fils, que notre nom est intact, qu'il n'a jamais jusqu'à présent figuré sur le livre rouge » et prenant de sa cassette dix pièces d'or de 20 francs, il me les mit en mains... C'est tout ce que je puis faire, que ton bon ange t'accompagne et veille sur ta personne, saches par ta bonne conduite mériter l'estime et la bienveillance de tes chefs; adieu ! » et il m'embrassa. Ensuite je m'esquivai pour éviter les sanglots de ma bonne mère.

Hors de ville, j'aperçus un petit garçon, *Fyfi* Vermesse fils unique du lieutenant de gendarmerie, qui devait devenir mon compagnon de voyage, son père était à cheval. Arrivés à Delle sur le midi, on se mit à table chez M. Faivre. Des jeunes demoiselles de la ville avaient bien voulu me faire la conduite jusque là. J'éprouve un vif plaisir en citant leurs noms : Cunier Julie et Angélique, Pflueger, Marie Anne Frœlicher, les deux soleuriennes, la dernière en pension chez nous. Après le dîner on s'embrassa avec les souhaits de santé, bonheur, prospérité sortant du cœur.

Sur la route près de Grandvillars, nous rencontrâmes des soldats du régiment qui nous demandèrent le chemin le plus court pour gagner la nuitée : ayant appris d'eux qu'ils venaient de Belfort, nous doublâmes le pas, n'en étant plus guère éloignés.

Là, je me rendis seul à l'hôtel du *Canon d'or* tenu par M. Keller, et pris place au couvert occupé par des officiers. Un assez bel homme assis à mon côté me passait le plat avec la politesse d'usage.

Le premier service achevé, on cause un peu : j'attends mon tour, et je dis que je venais dans l'intention manifeste et le désir d'être avec M. Joly capitaine, qui avait épousé depuis peu une demoiselle Godin fille du chirurgien du prince, allié de la famille Pallain de Delémont.

« Je suis son lieutenant, me répondit mon interlocuteur : je me nomme Salloz lieutenant à la 1^{re} compagnie du 3^e bataillon. »

Alors je m'informai du logement du colonel que l'on m'indiqua près de là sur la place d'armes, où je me transportai à une maison à entre sol. M'étant fait annoncer, je fus introduit. M. le baron Gauthier officier de la légion d'honneur, était de Septmoncel dans le Jura franc comtois (en renom pour ses excellents fromages), de belle taille, bien prise, d'un teint coloré et gravé, d'un abord facile et gracieux. Il me fit asseoir pendant qu'il lisait la lettre me concernant ; lecture faite, se tournant vers moi, il me dit :

« Mon ami, nous sommes à la veille d'entrer en campagne. Vous ne me paraissez pas capable de supporter les grandes fatigues, et les privations de tous genres qu'il faut endurer et d'ailleurs vous ne savez pas l'exercice : je vais vous faire délivrer une feuille de route pour rejoindre le dépôt du régiment que je commande et qui est à Turin, ville capitale du Piémont. »

Je lui fis observer que je n'étais pas venu seulement pour voir du pays ; que dans mes récréations de jeunesse, j'avais quelque fois tiré des coups de fusil ; qu'il ne s'agissait d'autre chose que de bien placer la cartouche dans le canon, et ne pas se tromper en la mettant à rebours. Ce raisonnement concis et improvisé, auquel il ne s'attendait pas de la part d'un blanc bec, parut beaucoup lui plaire, car il finit par m'assurer que le lendemain à la halte, je serais admis dans les rangs.

Au village de Foussemagne je me présentai au capitaine Joly charmé de me voir, il appela aussitôt son sergent major M. Herbin pour m'immatriculer sur le registre, de même que Vermesse ; je demandai le fusil et la giberne, et le soir nous étions à Altkirch.

Très connu dans cette ville, j'allai m'installer chez M. Gluck directeur de la poste aux lettres, beau frère de mon ami Ignace Fleury, dont la complaisance à m'aider dans les répétitions de clarinette est un souvenir : il était fameux musicien, élève du conservatoire, et est mort poitrinaire.

Le chef de musique M. André Bisontin était logé chez M. Getschy fils aîné du maire, de Porrentruy, récemment établi imprimeur dans cette ville, où M. Joliat de Porrentruy était sous préfet. Il venait d'épouser Mlle Henriette Thomas, de Rouffach, et commençait à devenir père de famille.

Le 11 mars, nous traversâmes une vallée où la bise était si forte qu'il fallut nous servir de nos mouchoirs de poche dans notre intérieur pour se garantir du froid.

Quelques lieues plus loin, nous touchions au fort d'Huningue d'où l'on tira les munitions

de guerre, cinq paquets de cartouches à chaque homme ; je ne fus pas oublié.

Ce même jour nous couchâmes à Bourg-Libre ; on m'avait donné pour camarade de lit un ancien caporal nommé Jobard et deux autres, nous étions chez de bien pauvres gens ; voulant payer ma bien venue, je remis à la femme une pièce de six francs pour le régal à faire ensemble.

Nous marchions d'abord sur Bâle dont l'entrée fut refusée. Le général de division Molitor, l'ayant impérativement demandée, on l'accorda enfin, à la condition qu'il n'y aurait pas de trainards (on ne devait s'y arrêter sous aucun prétexte) ; bientôt on franchit le pont du Rhin d'une certaine longueur.

De l'autre côté, le changement qui s'opéra me surprit fort. J'étais étonné de la profusion des mets établis devant nous : chaque soldat avait sa bouteille de vin, du dessert, le café, les liqueurs.

A Lahr en Brisgaw nous fûmes reçus de même.

Fribourg qui en est la capitale n'a de remarquable que sa jolie cathédrale ; on nous envoya loger sur une colline à l'ouest, dans des maisons séparées les unes des autres où, comme en Bretagne, bêtes et gens vivent ensemble. Les habitants ne font pas usage de chandelles, leur éclairage n'est autre que des écorces de bouleaux taillées à la serpe, et que l'on place par un bout dans une pince sur pied : on allume à l'extrémité et tant qu'elles durent, on y voit aussi clair qu'avec des flambeaux, sans l'emploi des mouchettes, ne répandant point d'odeur. Cette sorte de lumière se nomme des *span*.

Le rassemblement se fit le lendemain sur la place ; dans le milieu du jour nous traversions la Forêt noire, triste par ses vieux chênes et ses sapins rabougris.

Neustadt ne ressemble pas mal aux villages de quelques cantons de la Suisse : de grandes jattes en terre pleines de choucroute étaient préparées d'avance.

En passant devant un château sur la route, j'y vis à travers un grillage de fer un jet d'eau qu'on nous dit être la source du Danube.

Quelques lieues plus loin, par une pluie mêlée de neige, nous entrions dans Donaueschingen qui dénomme ce que je viens de dire. Les 1^{re} et 2^e compagnies allèrent loger à Duttlingen ; ces deux villages étaient rebâties, ayant été brûlés dix ans auparavant.

Me trouvant seul chez de pauvres gens qui manquaient de tout, jusqu'à la vaiselle, (on me servit du Lard dans un pot) je mis une pièce de monnaie sur un escabeau, et je me fis conduire à l'auberge. En y entrant, j'y trouvai un lieutenant de la 2^e, M. Alexandrini qui se promenait dans la salle. Il parut surpris de me voir pren-

dre mes aises. « On voit bien dit-il, que vous avez le gousset garni, vous faites bien d'en profiter » Il fut au bout de sa mercuriale par l'arrivée subite du domestique du capitaine qui venait de sa part me chercher ; je ne me le fis pas dire deux fois et je le suivis au presbytère du lieu.

Ces Messieurs étaient attablés. L'un d'eux en me parlant eut soin de me recommander de ne pas me presser, que je les aurais bientôt rattrapés. Curieux d'apprendre à qui j'avais affaire, je fus de suite satisfait. M. le curé, en promenant mon nom, daigna s'informer de mes parents. Très surpris, je lui dis que je n'avais pas l'honneur de le connaître. « Je suis le frère du sacristain de Porrentruy, » me répondit-il. Sur le champ, je me levai de mon siège, et je marchai clopin clopant en le contrefaisant, ce qui excita le rire de tous.

Il vit bien en cela que je le reconnaissais, étant venu au pays avec des jeunes seigneurs, en tunique écarlate et cols ronds en velours soie noir ; il y avait célébré l'office divin, et ensuivant la nef de l'église en disant *aspèrges*, il boitait fort, estropié de la jambe. Je couchai à la cure et le lendemain, avant que de se séparer, il eut la bonté de m'offrir de l'argent ; je le remerciai, l'assurant que je ne manquais de rien.

Nous nous remettons en route. Au lointain et à perte de vue, s'offraient à nos regards de hautes tours carrées grisâtres, au tour desquelles tournoyaient quantité de corneilles. La ville d'Ulm se présenta bientôt à notre vue.

Nous laissâmes Ulm sur notre gauche pour venir sur la droite prendre cantonnement.

Toujours mêmes prévenances ; le pays abondait en gibier. Nos hôtes nous menaient à la chasse du lièvre à peu de distance du logis ; aux brasseries on refusait l'argent ; les dragons du grand duché de Bade fraternisaient avec nous.

Le 19 mars, par un temps superbe, on nous conduisit dans une plaine immense où l'on s'arrêta, à deux lieues du côté du midi.

Le colonel fit donner lecture d'un ordre du jour du Souverain portant que l'empereur avait dès sa création, confié le commandement du 11^e corps de l'armée d'Allemagne au maréchal Masséna duc de Rivoli ; que le 37^e régiment devait faire partie de la 3^e division ; que Son Excellence arrivait d'Ulm pour en passer la revue.

J'avais acheté dans une petite ville du drap noir pour mes guêtres d'ordonnance.

Tous les différents corps assemblés sur ce point, formaient un effectif de 50,000 hommes. Etant *en place, repos*, je vis venir une calèche attelée de six chevaux blancs dont le vieux guerrier descendit, accompagné d'un seul aide-de-camp et suivi des généraux Molitor, Boudet et Gudin, des généraux de brigade Legay et Raymond-Vivier, le premier commandant les 2^e et 16^e régiment d'infanterie de ligne, le second les 37^e et 67^e de même arme.

Parvenu devant le front de bandière de la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon, le maréchal me remarquant en lévite grise, le chapeau tricorne et l'arme à l'unisson dans l'attitude militaire s'arrêta. Colonel Gauthier, que fait là ce jeune bourgeois ? — Monseigneur, celui que vous voyez devant Votre Excellence a rejoint à Belfort où il m'a présenté une lettre de l'adjutant général Gressot. Malgré les représentations que j'ai cru devoir lui faire, il veut absolument servir la patrie — Voyons ça... S'avancant vers moi, il m'adressa quelques questions sur mon pays et mes parents, auxquelles je répondis ; puis se tournant : « Colonel, je vous recommande ce jeune soldat,

vous en aurez soin. »

Le maréchal était borgne d'un coup de feu reçu à la chasse, de l'Empereur.

Retré dans nos logements, l'esprit préoccupé de ce que je sortais d'entendre de la bouche même de l'une de nos plus brillantes gloires, élu vainqueur de Souwarow à Zurich, du défenseur de Gènes durant un blocus de trois mois dans la rude saison d'hiver, de l'ami d'Udinot, je me sentais une ardeur nouvelle à me rendre familier le maniement des armes ; j'étais infatigable, la crosse du fusil restait collée dans la paume des mains à l'exercice dans les granges ; d'ailleurs nous avions dans notre capitaine Joly, un noble stimulant ; c'était à bien dire le père du soldat. Ni le vent, ni la pluie ne le retenaient, on le voyait toujours en tête de sa compagnie la guider dans les sentiers de traverse, cherchant un abri chez un peuple hospitalier : on pouvait dormir en toute sécurité sous son toit.

Un jour que me trouvant à la brasserie en dehors du village, de nos camarades m'assurèrent avoir vu dans la matinée à Ulm mon frère ou du moins un jeune homme qui se disait tel. Tout en causant : « Eh parbleu, le voilà ! » Jetant la vue sur la route peu éloignée de là, je vois passer un beau militaire en frac de garde nationale, sac au dos, sabre, chapeau à plume rouge ; j'accours l'embrasser, contrarié cependant de cette venue intempestive, car je me proposais de lui écrire : nous nous rendîmes de suite au logement du capitaine Joly qui parut charmé d'avoir un soldat de plus.

Nous partîmes de là pour Kellmüntz où arrivèrent les bagages. On nous habilla tous trois ; je vendis ma redingote, et nous fîmes mon frère et moi, une visite au colonel qui habitait au château. Nous en reçûmes bel et bon accueil et des encouragements flatteurs.

On longeait les défilés du Tyrol du côté des montagnes sur le midi, et nous vîmes dans un grand et beau village qu'une rivière sépare en deux ailes, ce lieu se nomme Eppishausen ; je fus logé seul à l'extrémité nord, hors de l'enceinte.

Un dimanche, sur les huit heures du soir, étant à causer avec les gens sur le derrière de la ferme, j'entends battre la générale sur tous les points, et vite entré dans la chambre, elle se trouvait éclairée de manière à pouvoir de suite refaire mon havre-sac dont quelques objets étaient éparpillés.

Un violent incendie venait de se déclarer ; on manquait de seaux et de pompes ; les paysans abasourdis, ahuris, au point d'être forcés de nous servir nous-mêmes, dans l'eau jusqu'à la ceinture ; le feu qu'alimentait le vent survenu, lançait des brandons d'une maison à l'autre, à de grandes distances, et en quelques minutes elles s'écroulaient ; on n'entendait partout que des cris de détresse, de désolation.

Mon frère, dans cette fâcheuse occurrence eut le bonheur de sauver la vie à la fille de la maison à laquelle seul il avait pensé, étant allé la prendre dans ses bras au centre des flammes pour la descendre dans la rue. Son dévouement fit qu'il oublia son havre-sac resté dans la maison. Toute la nuit on fut debout, et on partit de bon matin sur Augsburg menacé d'invasion subite.

Au village où l'on s'arrêta, les habitants étaient occupés à tuer leurs porcs pour nous mieux régaler ; ceux où j'étais nous traitaient en farinage proprement accomodé, quand de nos soldats exigèrent impérieusement des viandes fraîches qu'on s'empressa d'aller chercher à la ville. Ils avaient débarrassé la table des plats qu'ils firent rotuler sur le plancher avec le contenu ; ces bonnes gens qu'une telle brutalité ne rebutait pas, étaient en chemin avec leur char, lorsqu'on reçut par une dépêche, l'or-

dre d'avancer sans retard ; il fallait être rendus à temps opportun. On s'en alla à jeun : nous atteignîmes le territoire à nuit close, je m'étendis sur les sillons fraîchement emblavés.

A onze heures précises du soir, tout le 14^e corps de la grande armée entra dans Augsburg entièrement illuminé.

On me fit prendre mon sac de nuit de forte toile de la longueur de la taille, une coudée de plus, et je fus commandé de corvée pour la munitionnaire ; un grand nombre de boulangers y confectionnaient du biscuit tout à la fleur de farine dont on m'invita à manger. Je ne me fis pas prier, je m'en régalai bien. En s'en revenant je pliais sous la charge ; on se soulageait de temps en temps, alors qu'un autre vous remplaçait ; on avait de même été aux brasseries avec les bidons pour les rapporter pleins d'excellente bière.

Augsbourg est une des plus jolies villes qu'il soit possible de voir, chaque rue a sa fontaine ornée de sujets mythologiques sculptés admirablement. L'hôtel de ville est le plus beau de toute l'Allemagne, les édifices, les hôtels avec leurs balcons sur lesquels les dames étaient placées, nous contemplant sur le pavé, et tous les habitants ravis par les fanfares, satisfaits de nous avoir reçus en libérateurs.

Dès l'aube, on nous rassembla dans un verger hors de la ville et on nous fit ouvrir les havresacs pour en ôter tout le superflu, ne devant garder que le strict nécessaire, chemise, souliers, une paire.

Je commençai par donner à mon frère ce qui lui convenait en réparation de la perte qu'il venait d'essuyer. Je regrettais cependant d'abandonner au pillage le butin que ma mère et ma sœur avaient eu tant de peine à préparer : ce sacrifice me coûta à fuir.

On donna la ration à chaque homme pour huit jours consécutifs, on nous fournit de haches, scies, soufflets, pelles, pinces, de tous les ustensiles nécessaires au campement.

Après cette opération, qui nous avait délivrés du superflu, il fallait voir la populace se ruer sur le butin que l'on abandonnait ainsi !

La division Molitor venait, comme je l'ai dit, de faire les campagnes de 1807 et 1808, couronnées par la prise de Stralsund capitale de la Poméranie suédoise et de Gustave-Adolphe, que Bernadotte maréchal de France, et prince de Ponto-Corvo devait remplacer immédiatement.

Le 37^e avait depuis occupé l'île de Rugen sur la mer Baltique.

Les soldats n'avaient pas moins de quatre ans de services réels, et se trouvaient aguerris : les deux tiers se composaient de Provençaux, têtes chaudes, francs, et de bravoure, de quelques Picards, Comtois du Doubs, du Jura, peu de Bretons et de Périgordins ; parmi ceux-ci il s'en trouvait qui avaient été conduits au corps la chaîne au cou. Sitôt après avoir été au feu, ils devenaient bons, de même que l'or purifié.

L'un des nôtres de la 1^{re} compagnie du 2^e bataillon, Bompard de Marseille, était un farceur accompli, il passait pour le bouffon du régiment. En passant dans les villages, il cherchait des yeux les seilles, paniers laissés d'ordinaire sur le seuil des habitations, s'en emparait lestement, les posait sur sa tête et courait avec une agilité surprenante sans rien déranger : il était d'une taille au dessus de la moyenne, le cou allongé, on chantait pour dissiper l'ennui par la gaieté.

(A suivre.)

UN GUARNERIUS

— Voyez-vous, disait en manière de conclusion M. Boudinot, le gros charcutier de la

(*) M. l'abbé Grandrieberd, avait émigré à la révolution : il était ami de notre famille.